

Marie-Anne de Bourbon, Princesse de Conti



Les enfants de l'amour

Ils sont nés bâtards, légitimés ou non par leurs parents, souverains, artistes, anonymes, parfois même évêque ou pape. La clandestinité de leurs origines aurait dû les léser. Liberté d'agir ou revanche sur la vie, tous s'en sont servi pour bâtir un destin à leur mesure.

Marie-Anne de Bourbon, la fille du soleil

Née des amours du Roi-Soleil et de Louise de La Vallière, Marie-Anne de Bourbon, princesse légitimée de France, fut toujours la fille favorite de Louis XIV. Née en 1666, elle mourut en 1739, à 73 ans, un âge considérable pour l'époque. Extrêmement belle et légère, elle fut même demandée en mariage par le roi du Maroc.

La nuit de noces avait été un désastre. Et depuis le début de la matinée, tous les corridors du château bruissaient des questions que se posaient les curieux, les valets, les dames d'honneur, et même, disait-on, les princesses et l'entourage du roi.



La veille, le 16 janvier 1680, dans la chapelle du château de Saint Germain en Laye, Louis-Armand de **←** Bourbon, prince de Conti, âgé de 18 ans, avait épousé Mademoiselle de Blois, fille légitimée de Sa Majesté le roi Louis XIV et de sa favorite Mademoiselle de La Vallière. La jeune épouse avait 13 ans et quelques mois. Elle était à peine pubère et, devant les assauts de son époux – qui n'était pas, paraît-il, expert en la matière – elle avait lancé quelques cris avant de le repousser avec force. Leur union n'aurait même pas été consommée.

L'époux avait abandonné la jeune fille et tous deux avaient passé leur nuit de noces dans leurs lits respectifs. Seuls. Il est vrai que leur mariage n'était en rien dicté par les élans du cœur. Ni le prince de Conti, ni Mademoiselle de Blois, ne s'étaient demandé quels étaient leurs sentiments réciproques lorsqu'on leur avait annoncé leur future union. Pour lui, cette alliance – c'est le terme approprié – était surtout destiné à faire oublier définitivement les errances de son père durant la Fronde et la trahison de son oncle et tuteur, le Grand Condé.

Capitaine le plus brillant des armées françaises, ce prince un peu brouillon était en effet passé sous commandement espagnol, avant d'obtenir son retour en grâce et en France lors de la paix des Pyrénées et du mariage du roi Louis XIV avec l'infante d'Espagne. Depuis, il manifestait une servilité totale envers le souverain.

Le mariage de son neveu Conti avec la fille bâtarde du monarque était une preuve supplémentaire de la docilité des princes de sa branche. En outre, la jeune fille était richissime. Sa mère, Mademoiselle de La Vallière, était entrée au couvent, chez les carmélites de la rue Saint-Jacques, cinq ans plus tôt. Elle avait partagé ses biens entre ses deux enfants légitimés, Mademoiselle de Blois et le comte de Vermandois. Depuis le jour de sa naissance, le 2 octobre 1666, la jeune fille possédait en outre la nue-propriété de la terre de Vaujours, en Touraine, que son père avait érigé en duché à son intention.

En prévision de ses nocés princières, ce même père avait encore ajouté une somme d'un million de livres en espèce. A tout cela s'ajoutait les cadeaux de nocés et, surtout, l'incomparable beauté de Marie-Anne.

Ezéchiél Spanheim, ambassadeur de l'Electeur de Brandebourg à Versailles, devait écrire à ce sujet : « *Cette princesse mérite bien qu'on en parle, puisqu'elle fait depuis quelque temps un des plus beaux ornements de la Cour de France. Aussi peut-on dire que sa taille, grande dès lors pour une personne de son sexe et de son âge, pour ne pas dire de sa nation, et qui s'est accrue depuis au-delà même des belles tailles, n'en est pas moins la plus belle, et la plus aisée, et la plus noble qu'on puisse voir* ».

Enfin, la nouvelle princesse de Conti avait un ultime avantage : bien que bâtarde, elle avait au moins un père et une mère, ce qui n'était pas le cas de ses demi-frères et sœurs, nés de la longue idylle de Louis XIV et de Madame de Montespan. Cette dernière, mariée à un Monsieur de Montespan qui ne s'était jamais montré accommodant au sujet des fredaines de son épouse, n'avait jamais officiellement mis au monde d'autres enfants que sa fille et son fils aînés : Marie-Christine et Louis-Antoine de Montespan. Les sept rejetons qu'elle avait eu du roi n'avaient aucune mère mentionnée dans leurs actes de naissance. Monsieur de Montespan aurait été en droit de réclamer leur paternité.

Mademoiselle de Blois, fille de Mademoiselle de La Vallière et du roi, avait officiellement un père et une mère Et en outre, sa mère, confite en dévotion et crachant ses poumons en lavant les sols du Carmel rue Saint-Jacques, était en passe de devenir une sainte.

Tout cela ne devait pas empêcher le mariage de tourner au désastre. Lassé des refus de sa jeune épouse, Louis-Armand était retourné à sa vie de célibataire. Marie-Ange avait fini par découvrir l'amour avec son beau-frère, le prince de La Roche-sur-Yon qui lui avait fait les yeux doux.

Le ménage princier avait connu un étonnant retournement de situation en 1685 lorsque la jeune princesse était tombée malade de la petite vérole. Son époux, qui guerroyait en Hongrie, était rentré en France afin de recueillir le dernier soupir de cette femme qu'il connaissait mal et peu. Il avait contacté à son tour la petite vérole et en était mort. Contre toutes attentes, Marie-Anne avait survécu. Elle avait alors affiché un désespoir bruyant qui n'avait pas manqué de surprendre la Cour.



Devenue veuve, elle avait reçu la plus étonnante proposition de mariage jamais faite à une princesse française.

← Le Sultan du Maroc, Mulley Ismaël, ayant eu vent de sa légendaire beauté, avait dépêché une ambassade à Versailles, auprès du Roi-Soleil afin de demander sa main. La princesse pourrait même conserver sa religion avait déclaré l'ambassadeur. Ni le roi, ni elle-même, bien sûr, n'avaient pris au sérieux cette demande.

Afin d'atténuer le refus, le Roi-Soleil avait offert au souverain du Maroc quatre somptueuses horloges comtoises.

La jeune princesse avait préféré poursuivre sa vie à Versailles. La mort de son frère, le comte de Vermandois, l'avait encore enrichie. Elle entretenait en outre une relation très proche avec son demi-frère le dauphin de France, ce qui lui garantissait une place de choix pour le règne futur à la mort de leur père, le roi Louis XIV. Hélas, le dauphin devait mourir en 1711, quatre ans avant son père, ruinant à jamais les espoirs d'influence politique de la princesse de Conti, douairière que l'on désignait officiellement à la Cour sous le nom de « Grande princesse de Conti » ou « Princesse de Conti première douairière ». Selon certains, la belle princesse avait toutefois un vice : elle fumait la pipe.

Belle, naïve, plutôt douce, Marie-Anne devait rester jusqu'en 1714 la fille favorite du Roi-Soleil qui lui pardonnait même les désordres de sa vie privée. Il semble que les femmes l'aient désirée au moins autant que les hommes, même si la chronique reste discrète sur d'éventuelles idylles féminines. Ses amants, en revanche, ne se comptaient plus. Elle n'avait d'ailleurs que l'embarras du choix. Primi Visconti, un aventurier italien qui visita la Cour de France, en témoigne dans ses mémoires : « Tous en sont amoureux, et j'ai entendu cent courtisans dire qu'ils consentiraient à être pendus un quart d'heure après l'avoir possédée. Elle est tout amour et l'on a peur de laisser auprès d'elle des pages qui aient plus de 10 à 12 ans ».

En 1710, lorsque sa sainte mère, sœur Louise de la Miséricorde, était morte, le roi lui avait accordé un extraordinaire privilège, celui de prendre officiellement le deuil. Ses trois demi-sœurs qui n'avaient pas obtenu le même honneur à la mort de leur mère, Madame de Montespan, trois ans plus tôt, en avait pleuré de dépit.

Sagement, Marie-Anne de Conti avait aussi préparé sa retraite de la Cour. Elle savait qu'à la mort de son père elle ne serait plus qu'une princesse de l'autre siècle. A Paris, elle avait acquis l'immense hôtel de Lorge, près de l'actuelle place Gaillon. Aux alentours de la capitale, elle disposait de deux châteaux : Choisy et Champs-sur-Marne.

Le château de Champs-sur-Marne →



En 1714, son père, le Roi-Soleil, enseveli à Saint-Denis et la Cour transférée à Paris, elle s'était installée dans ses demeures, bien persuadée que son temps était révolu. Elle approchait de la cinquantaine, un âge imposant pour l'époque. Mais le duc d'Orléans, régent de France, l'avait enjointe de sortir de sa retraite pour se consacrer à une tâche d'importance, l'éducation de la future reine de France, une jeune infante de 3 ans, envoyée à Paris pour y épouser le futur Louis XV. Cette enfant était devenue sa fille de cœur.

Durant quatre années, elle avait veillé sur la jeune princesse en qui elle voyait la future reine de France. Hélas, une fois encore, les soubresauts de la politique avaient sonné le glas de ses espoirs. La mort du régent, l'arrivée au pouvoir du duc de Bourbon, la petite vérole du roi Louis XV, avaient signifié un renversement des alliances diplomatiques.

Il avait fallu marier le jeune roi au plus vite pour assurer la succession, bien fragile, à la couronne de France. L'infante âgée de 8 ans et incapable de remplir cette mission, avait été renvoyée à Madrid, sous les larmes de Madame de Conti.

La nouvelle reine, une princesse polonaise, Marie Leczinska, lui importait peu. Elle avait donc quitté la Cour.

Il lui restait une quinzaine d'années à vivre. Elle meurt en 1739. Son cousin, le duc de La Vallière, est son principal héritier.

Elle est ensevelie dans l'une des chapelles latérales de son église paroissiale : Saint-Roch. Et, contrairement à la plupart des nobles de France, les profanations des tombes royales commises sous la Révolution lui ont été épargnées. La plaque funéraire derrière laquelle repose la « Grande Princesse de Conti » est intacte, même si son souvenir aujourd'hui est bien oublié.

Exposé tiré d'un texte de Vincent Meylan